

Reconquête

L'odeur du cheveu brûlé embaumait la salle de bain comme un reproche, mais Sara savait que c'était le prix de la tranquillité. Machinalement, elle prenait une de ses mèches bouclées, rebondissantes et s'empressait de la dénaturer pour la rendre lisse comme une cascade figée. De cette façon, elle ressemblait aux jeunes filles de son âge. En cachant sa particularité, elle se sentait à la fois proche d'elles et en même temps protégée de toute moquerie. Pourtant c'est avec un sentiment de culpabilité qu'elle continuait à répéter la même chorégraphie avec l'entière de son épaisse chevelure bouclée de couleur châtain. La seule chose qui la motivait dans ces gestes de dissimulation, c'est le souvenir de ce jour où le poids de son origine l'a écrasée sans jamais lui permettre de se relever.

C'était une journée de mai, le soleil étincelait dans ses cheveux, une douce brise les faisait voler au-dessus de sa tête tel un voile doux et léger. Comme à son habitude, elle prit place sur le banc du parc qui lui permettait d'observer un arbre fleurissant qu'elle prenait plaisir à dessiner à chaque saison. C'est à cet instant qu'un groupe d'adolescents à peine plus âgés qu'elle est passé près d'elle, les regards fixés sur ses mèches bouclées. Elle entendait leurs ricanements, et les remarques impétueuses qui les accompagnaient.

- Ça fait tellement sale, elle ne prend pas soin d'elle.
- L'horreur, on dirait une crinière de lion ou non, pire ! Un mouton.
- Mais qui voudrait d'une fille qui ne prend même pas le temps de se coiffer ?
- On dirait ma tête au réveil.

Les larmes lui montaient aux yeux, elle eut juste le temps d'attraper son sac et de partir se cacher avant que ses joues se mirent à briller. Jamais dans son enfance ces particularités physiques n'avaient été la cause de critiques jusqu'à son entrée en troisième où elle avait commencé à apercevoir quelques curieux qui la dévisageaient. Elle n'avait jamais pris cela personnellement jusqu'à maintenant. Mais à cet instant, elle était prise d'une angoisse soudaine qui traversait son corps de long en large. Ces phrases l'avaient blessée au plus profond d'elle-même et elle ne put trouver le sommeil cette nuit-là. Quand elle fut entrée au lycée, elle décida de ne plus montrer sa vraie nature, par peur des critiques et ce fut le début de cette routine destructrice.

Le bruit du lisseur fumant sur ses mèches la fit sortir de cette rêverie. Ses cheveux finis, il lui manquait plus que sa tenue à choisir. La fatigue la gagnait progressivement. Elle n'avait pas osé refuser cette sortie en boîte de nuit quand Léonie et ses amies lui l'avaient proposée. Elle avait accepté par crainte d'être jugée trop coincée ou pas amusante et d'être exclue. Après tout elle arrivait déjà à cacher son véritable physique, cette sortie ce n'était qu'une concession de plus. Elle enfila un top vert émeraude en soie qui faisait ressortir le noir de ses yeux accompagné d'une jupe noire. Elle prit son sac posé sur la commode à l'entrée de sa chambre, ferma la porte d'entrée, descendit par les escaliers et s'arrêta sur le trottoir devant son immeuble pour attendre le bus.

Alors qu'elle tente de bouger son corps au rythme de la musique assourdissante pour se mêler à la foule, son regard se pose sur une jeune fille à la peau d'ébène. Sa chevelure s'empare de l'espace, et elle en faisait de même en plein milieu de la piste de danse, au centre d'un groupe qui tentait de l'imiter. Elle ne se contentait pas d'occuper la piste, elle l'habitait. Sans se soucier du regard des autres, à chaque musique sa chorégraphie, elle rayonne, rit, s'amuse. La musique parcourt son corps de ses pieds à la pointe de ses mèches. C'est comme si elle entrait en osmose avec l'espace et avec son corps. Sans pouvoir l'expliquer, Sara se voit à travers elle, mais au fond d'elle, elle a l'impression de ne pas pouvoir l'atteindre, d'être face à une femme totalement antonymique à elle-même. Elle l'observe en ne faisant plus un bruit, les sons tonitruants lancés par le DJ semblent s'être arrêtés pour laisser libre cours à ses pensées. Les mouvements de danse s'enchaînent, son cœur se serre, une brûlure lui ronge l'estomac au fur et à mesure qu'elle la voit déambuler au milieu de son public. Ses mouvements sont fluides, légers, c'est comme si elle se laissait aller en suivant la mélodie, en portant fièrement l'héritage de ses origines. Une jalousie sourde s'empare d'elle, non pas pour la beauté physique de cette femme mais pour l'assurance qui émane d'elle. Leurs regards se croisent, son sourire la bouscule et la ramène à la réalité. Un frisson lui parcourt le corps, ce n'est pas de la peur, plutôt une profonde admiration. Mais pourquoi n'arrive-t-elle pas elle aussi à être comme ça ? Aussi libre et naturelle.

– Bah alors Sara, tu mates les beaux gosses sur la piste ?

– Ne rigole pas Léonie, on sait toutes que notre chère Sara n'aura pas le courage d'en inviter un. Lance Margot d'un ton moqueur

Sara se force à exposer un petit sourire discret, mais suffisant pour masquer le malaise qui s'empare d'elle. Elle se demande pourquoi elle a accepté cette sortie, elle n'y a pas sa place, elle se sent étrangère à tout ce qui l'entoure. Pourtant, elle est là, à nier sa personnalité pour se faire accepter. Les autres filles sont dans leur élément, elles. Léonie avec sa longue chevelure blonde raide comme des fils et ses grands yeux bleus n'a pas l'air de se questionner. Elle rit, sourit, profite du moment et adore que tous les regards se posent sur elle. Sara s'interroge sur le fait que c'est peut-être elle le problème.

La belle jeune fille de la piste de danse passe près de Sara et de son groupe d'amies au même moment où Léonie se tourne un cocktail à la main. Les deux filles se heurtent, le cocktail se renverse sur leurs deux hauts de soirée à paillettes. La jeune fille s'excuse et tente de s'éloigner en lançant un sourire amical, mais Léonie furieuse l'attrape par le bras et plonge son regard meurtrier dans le sien.

– Non mais elle ne peut pas faire attention, la tête de mouton. Peste Léonie, emplie de colère.

– C'est cette affreuse crinière qui t'empêche de regarder où tu vas ? Enchaîne Margot.

La jeune fille se tourne vers Sara, mais pas un mot ne sort de sa bouche, elle reste près de ses amis dans un silence complice et baisse les yeux, intimidée par le regard de cette belle femme qu'elle admirait en secret quelques minutes avant. La fille aux épaisses boucles lève les yeux au ciel, leur souhaite une bonne soirée avec un calme et un détachement déconcertant et se retire pour rejoindre son groupe d'amis. Ce dernier geste laisse Sara perplexe, ses amis se sont moqués de cette femme et pourtant elle n'en a pas fait attention, ça ne l'a pas touchée, elle n'a montré ni colère ni pleurs. La jalousie qu'elle avait à son égard précédemment vient emplir son corps tout entier et avec elle, la colère de ne pas être capable de s'assumer fièrement comme l'a fait cette femme. La soirée en était trop pour

elle. Elle avait ressenti plus d'émotion qu'elle n'était capable d'en accumuler, et les musiques raisonnaient dans sa tête tels des tambours.

– Il est tard, je vais rentrer, on se voit demain en cours.

Lorsqu'elle prononça ses mots ses amis se tournèrent vers Sara, abasourdis mais ne prirent pas la peine de se soucier d'elle. Elle prit ses affaires et rentra chez elle. Dans son lit, impossible de fermer les yeux, elle repensait sans cesse à cette soirée et revoyait la scène où ses amis se moquaient de cette belle inconnue. Elle aurait voulu parler, la défendre, ouvrir la bouche. Mais elle a beau se remémorer la situation en boucle dans sa tête, pas un mot ne se fraie un chemin entre ses lèvres. Épuisée par ses réflexions, elle s'endort.

Les cours commencent dans une demi-heure. Face au miroir accusateur, elle se dévisage. Son regard glisse doucement vers le bord du lavabo, où l'attend le bourreau de son identité, froid et impitoyable. D'une gestuelle ancrée dans sa réalité depuis bientôt deux ans, elle le branche et attend calmement qu'il soit prêt à la déposséder de son essence. Elle patiente, perdue dans son regard, face à son visage, à l'image qu'elle renvoie, et à ses cheveux qu'elle considérerait autrefois comme synonyme de liberté, eux qui représentaient la couronne de son identité. Le lisseur est chaud, elle l'empoigne, le regard vide, elle s'apprête à recommencer sa chorégraphie matinale, ce mécanisme redouté chaque jour qui gomme la femme qu'elle est et dont la chaleur l'écrase sous le poids de la culpabilité. Elle repense au regard de cette fille. Elle se revoit à travers elle et dans un élan de liberté, elle lâche le fer puis débranche la prise. La fumée qui s'en échappe semble alors comme la fumée d'un feu qu'on vient d'éteindre. Mais à cet instant, le feu qui disparaît, c'est la femme factice qu'elle s'était forgée ces dernières années, en s'effaçant pour se faire accepter. Pendant un moment, elle se revoit enfant, à courir dans l'herbe cheveux au vent, en arborant avec fierté cette partie d'elle. Elle passe une main dans ses cheveux, les doigts entrelacés dans ses boucles, et, pour la première fois depuis longtemps, elle sourit. Elle se retrouve enfin.

Elle prend ses affaires, franchit la porte de son immeuble. Le soleil se reflète sur ses mèches d'un brun éclatant. Elle active son pas, par peur d'être en retard, mais au fond d'elle une tempête est à son apogée. Chaque pas lui semble irréversible. Plus que quelques pas, elle voit son école au loin. Sa gorge se serre, elle entend son cœur battre dans sa poitrine, sa main se crispe contre la sangle en cuir de son sac. Sa démarche devient plus hésitante, ses jambes fébriles, ses paumes se font moites. Elle ralentit. La peur gagne son corps par petites vagues. Elle s'imagine devant ses amies et les autres élèves, désarmée face aux ricanements et aux moqueries. Elle semble embarquée dans un tourbillon chaotique, les rires résonnent dans sa tête, telle une souris. Elle cherche un trou pour se terrer à jamais, mais en vain, le poids de l'angoisse l'écrase petit à petit. Son corps se paralyse. Elle tente de passer outre ses émotions, lève les yeux et arrive devant le grand portail en fer gris massif de son école. Au loin elle aperçoit son groupe d'amies. Il est trop tard pour opérer un demi-tour. Elle ferme les yeux, prend une grande respiration. Elle prend le temps de sentir l'air s'immiscer dans son corps, remplir ses poumons et faire se soulever lentement sa poitrine. Elle rouvre ses yeux. Rien n'a changé et pourtant tout est différent. Elle lâche la sangle de son sac, se redresse, lève la tête. Pour une fois, elle ne baissera pas la tête en passant ce portail. Elle ne se demande plus si elles vont l'accepter, mais plutôt si elle, elle veut encore d'elles. Elle sent cette sensation de légèreté du vent qui traverse ses boucles. Elle s'avance, sûre d'elle et décide de reprendre sa place dans le monde.